

SEMAINE 1 / 53

C'était subir chaque matin la stridence du radio-réveil, l'appel au levé, au garde-à-vous et avoir, à ce moment, depuis son lit, la vision du bureau, là-bas, et du temps à y passer, assis, tête baissée vers l'écran.

C'était d'arriver le matin pour trier les mails, passer du temps, classer en listes. Jusqu'à la première sonnerie du téléphone, ou jusqu'au premier mail urgent.

C'était lancer une blague, potache, à travers l'openspace, et dépressuriser d'un coup tout le bureau, pendant cinq minutes, avant que l'entre-choc plastique et liquide des claviers ne reprenne.

C'était mettre le casque pour visionner une vidéo tout juste reçue par mail, et ne pas rire trop fort. La faire suivre, éventuellement, choisir à qui.

C'était, au début, répondre au téléphone de son voisin parti en pause, en réunion ou aux toilettes, se lever pour aller le trouver, finalement prendre un message et puis, avec le temps, laisser sonner, laisser sonner et s'énerver car si ça ne répond pas pourquoi laisser sonner dix fois ? Finalement, épuisé de ça, décrocher, battu.

SEMAINE 2 / 53

C'était regarder par la fenêtre, celle des nuages et des feuilles d'arbres, ou celle de l'écran : un lien, un paragraphe lu rapidement, une photo. C'était aller ailleurs, y croire.

C'était se donner rendez-vous, par téléphone, messagerie, par un signe, à la machine à café, et discuter du chef, du commercial, du patron, de politique, de foot et faire durer, un peu, la conversation, un peu plus la pause, jusqu'au moment où un des collègues, parfois nous-mêmes, ne tenait plus, était rattrapé, dans ses pensées, par le travail à faire, par le travail à rendre, par l'heure, « bon, je dois y aller », et le groupe, sur ce, de se séparer, certains soulagés, certains contrariés.

C'était descendre fumer une cigarette, appeler les compagnons d'infortune qui, l'hiver, iraient souffler avec nous dans le froid, ou les profiteurs qui, l'été, resteraient un peu plus longtemps sur le trottoir, au soleil, tirant deux clopes au lieu d'une.

C'était le midi, à la boulangerie, prendre une formule sandwich-boisson-dessert, et récupérer un avoir ou la

monnaie du ticket restaurant et se dire qu'on gagnait, là, quelque chose, dans cette monnaie.

C'était se lever de sa chaise cinq roulettes, dossier et siège réglables, et aller voir tel collègue, pour tel sujet projet et, sur le trajet, discuter, plaisanter, avec qui l'on croise, faire un détour par tel bureau. Pareil au retour, mais plus rare, à cause de l'information, maintenant en main, qui poussait, exigeante, autoritaire, au poste de travail, et qui allait guider les heures suivantes, jusqu'au soir.

SEMAINE 3 / 53

C'était arriver avant les autres, car parti de chez soi un peu plus tôt, chance aux correspondances, parfois être le premier, désarmer l'alarme et trouver le bureau calme. Être seul.

C'était se lever pour chercher la télécommande de la climatisation, négocier avec ceux du même openspace, du même îlot, la ventilation, la température.

C'était ouvrir son tiroir à heures fixes, onze heures et seize heures, pour en tirer un biscuit, un fruit, un sachet de thé, et se préparer à cet instant de casse. En fait, c'était y penser dès la préparation, dès la pensée de la préparation, c'était commencer dès cette pensée, pour mieux faire durer, et après aussi, le goût du biscuit, du thé, dans la bouche, s'en souvenir quand les doigts se remettaient au clavier.

C'était retourner à son poste de travail, à son écran, à son clavier, à sa souris, à son projet, à ses objectifs, être productif, tenir et réussir, parfois, à croire soi-même, et à faire croire, à sa propre productivité et ainsi, un temps, souffler, comme satisfait d'avoir bien fait.

C'était regarder par dessus son écran, à la recherche d'un regard, d'un autre oisif de quelques secondes, et échanger quelques mots, ou le signe d'une pause à faire en commun, ou aucun signe particulier autre que la reconnaissance, la reconnaissance du labeur partagé, du corps ici sur la chaise à roulettes face écran, puis se remettre à la tâche assignée.

SEMAINE 4 / 53

C'était retirer le temps au temps, chaque matin, dans le bus ou le métro, fermer les yeux, casque sur les oreilles et musique fort pour recouvrir le monde, dormir et ouvrir les yeux à la station, comme si rien ne s'était passé ou comme si c'était un rêve dont on s'éveillerait le soir, éteignant la musique chez soi.

C'était garder le casque au bureau, derrière l'écran, et avoir posé la tour de l'ordinateur sur le bureau, côté couloir, près de l'écran, rempart naturel contre les assaillants du jour.

C'était envoyer un mail trop vite, oublier la pièce jointe, ou regretter une tournure qui pourrait paraître imprécise, blessante, arrogante ou trop timide.

C'était regarder par la fenêtre et chercher du regard la tour Montparnasse, la tour Eiffel ou la basilique du Sacré-Cœur, et se dire : « je suis à Paris, après tout je suis à Paris. Combien envient mon sort ? Dans le monde entier, combien, combien envient mon sort ? »

C'était lire, lire en entrant dans le métro et du métro en sortir en lisant. C'était poursuivre sa lecture sur le trottoir, ne pas s'arrêter, impossible dans ce passage-là,

une scène coupe-souffle qui fait tourner les pages et c'était donc marcher en lisant et en évitant les obstacles, levant les yeux de la page le moins possible, utiliser sa vision périphérique, trottoirs (hauteur), rues (feu), voitures (vitesse), piétons (trajectoire), détritrus (degré de salissure), crottes (éviter) et arriver dans la rue du bureau toujours lisant, ralentir le pas, lire, lire dans le hall, lire dans l'ascenseur, lire, il fallait bien, ensuite, s'arrêter de lire.

SEMAINE 5 / 53

C'était programmer face à un mur et chercher la solution sur le web, chercher et trouver autre chose, de proche mais pas tout à fait ça mais intéressant, puis trouver autre chose encore de pas du tout ça mais très intéressant. Finalement consulter ses mails, lire l'actualité, et chercher encore.

C'était souffler un peu, d'avance, quand le téléphone sonnait avec le timbre reconnaissable, réglé pour ça, de l'appel extérieur, mais avec l'angoisse légère liée à l'appel privé, là sur le téléphone dans le bureau, un appel familial, peur d'être gêné de parler à voix haute de l'intime, timbres verts à acheter, la fenêtre de la cuisine est peut-être restée ouverte, il t'a quitté ce matin, ça y est tu te maries, quand a lieu l'enterrement, qu'est-ce qu'on lui offre, non je voulais pas dire ça ce matin, il faut acheter du pain.

C'était se faire manipuler, et ne rien dire pour garder un peu de calme, éviter les discussions, trouver ça bien et ça pas bien selon comment les choses tournaient tout en restant d'aucun côté, jouant l'objectivité, la franchise, tout en collant aux attentes non formulées, de plus en

plus facilement devinées avec le temps, pour se préserver de ce qui, sinon, arriverait : les foudres, les relances, les demandes, les charges, les responsabilités ; ou tout ça à la fois.

C'était, le matin, sortir deux ou trois stations avant ou après, les beaux jours, le soleil, en profiter, se croire, quelques minutes, en vacances.

C'était quitter un quart d'heure, vingt minutes parfois trente, plus tôt, le vendredi se donner ce droit, faire de cette licence collective une norme, latente ou alors au contraire, dans le bureau presque désert de cette dernière heure du vendredi, rester, travailler tranquillement.

SEMAINE 6 / 53

C'était passer dans le code en recherchant tous les TODO restants et, devant le nombre de ceux en réalité déjà réalisés mais dont la mention TODO demeurait, abandonner vite et travailler seulement les siens car après tout, ce qui était fait, était fait, et le non-fait n'était pas nécessaire puisque sans lui tout semblait bien se passer et, s'il fallait le changer, alors ce serait sans doute fait, un jour, par un autre qui ne penserait peut-être pas que c'était déjà fait, ou ce ne serait pas fait et donc pas plus à faire maintenant, et l'indication du TODO resterait ou serait effacée. TODO or not TODO...

C'était oublier une interface qu'un collègue attendait et s'en rendre compte trop tard, le jour où il allait venir relancer. Relancer, relancer, certains faisaient à la troisième relance, c'était comme ça. Et soi-même, avoir cette tendance, comme par sympathie, de laisser traîner.

C'était le soir avoir oublié comment la journée s'était passée, en quoi elle avait consisté, de quel travail elle s'était gonflée, elle si pareille aux autres, si identique que disparue de la mémoire à peine produite, comme un

non-événement, comme si rien ne s'était passé que ces huit heures, pourtant payées ici, revendues ailleurs.

C'était voir les délégués du personnel raser les murs, de leurs affichages syndical ou CE, de leur permanence hebdomadaire à laquelle personne n'osait se rendre, tout comme eux n'osaient pas passer dans les bureaux à la recherche des revendications. C'était se dire « nous sommes en France, c'est pire ailleurs, tenons bon, encaissons, tenons bon encore un peu ».